



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 60
Décembre 2012

SOMMAIRE

p. 3 Editorial

Venceslas Kruta

p. 5 Migrations et invasions selon la tradition celtique

Philippe Jouët

p.12 Une exposition à Stuttgart, compte-rendu de visite

Venceslas Kruta

p.17 Le site de Heuneburg : circuit archéologique

A.Desforges et J.Josypyszyn

p.21 Bronze : aperçu de l'exposition de Londres

Jaroslava Josypyszyn

p.23 Nouvelles parutions

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

Siège social : École pratique des Hautes Études (Sorbonne) IVe section
Sciences historiques et philologiques

Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn
179, rue de Tolbiac – 75013 Paris

Tél/fax 01 45 65 08 05 – mob. 06 73 16 92 25 – e-mail slava.josy@orange.fr

Depuis le IX^e congrès International d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'Antiquité au Moyen-Âge. Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger. Pour adhérer à l'association des Amis des Études Celtiques, il faut déposer une demande qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration. Les membres de l'association ne peuvent se prévaloir de cette qualité pour des activités (conférences, voyages, articles...), extérieures au cadre de l'association, et sans le consentement écrit de son conseil d'administration.

Membres fondateurs

M. Edouard BACHELLERY †

M. Léon FLEURIOT †

M. Venceslas KRUTA

M. Paul-Marie DUVAL †

M. Michel LEJEUNE †

M. Pierre-Yves LAMBERT

Composition du conseil d'administration

Président

Membre d'honneur du conseil scientifique

Membre d'honneur du conseil scientifique

Conseiller scientifique

Conseiller scientifique

Conseiller scientifique

Conseiller scientifique

Vice-président. Trésorier

Secrétaire général

Trésorier adjoint

Secrétaire

Secrétaire

Membre

Membre

Membre

Membre

Rédacteur en chef, responsable du bulletin

Rédacteur adjoint

M. Venceslas KRUTA

M. Pierre-Yves LAMBERT

M. Michel EGLOFF

Mme Brigitte FISCHER

M. Jean-Jacques CHARPY

M. Jean HAUDRY

M. Jacques LACROIX

M. Jean PIEUCHOT

Mme Josette PIEUCHOT-BILLARDEY

Mme Michelle HINGANT

Mme Annie DESFORGES

Mme Jaroslava JOSYPYSZYN

Mme Jacqueline GIRARD

Mme Nicole JOBELOT

M. Philippe LALOUETTE

M. Jacques TRETON

Mme Jaroslava JOSYPYSZYN

Mme Annie DESFORGES

La reproduction des textes publiés dans ce numéro est interdite.

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs

Tous droits réservés. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

© Amis des Études Celtiques

I.S.S.N. 1270 - 8291

EDITORIAL

Quels Celtes?

L'exposition de Stuttgart, commentée plus avant dans ce même *Bulletin*, me conduit à revenir sur une interrogation qui était celle d'une communication à un colloque tenu en Italie, à Côme, en 1984. Elle fut publiée deux ans plus tard («Quali Celti ?», dans *La Lombardia tra protostoria e romanità (Atti del II Convegno archeologico regionale, Como 1984)*, Como, 1986, p. 323-330) et je repris ses arguments l'année suivante dans un article en langue française («Les Celtes d'Italie», dans *Les Celtes en Italie, Dossiers histoire et archéologie* n° 112, janvier 1987, p. 8-18). J'avais cherché à y mettre en évidence les contradictions qui pouvaient naître de l'usage de définitions qui portaient de différents aspects de l'ancienne réalité celtique. En premier, la définition archéologique, élaborée au XIX^e siècle et fondée sur l'identification des Celtes à la culture laténienne. On y intégra plus tard ses antécédents directs des faciès centre-occidentaux de la culture hallstattienne.

Les Celtes qui envahirent l'Italie au début du IV^e siècle av. J.-C. en faisaient partie. C'est pour cette raison que l'on emploie à leur propos le terme de «Celtes historiques». Ce sont ceux sur lesquels se focalise l'exposition de Stuttgart. La superposition des critères archéologique et linguistique conduit cependant à une impasse et à des constatations du genre: «rien ne permet de savoir d'où et quand les Celtes sont arrivés en Irlande ou en Espagne». C'est le résultat inévitable de l'identification exclusive des Celtes aux populations de culture laténienne.

Cependant, dès 1984, la datation d'inscriptions en caractères empruntés à l'alphabet étrusque permettait d'attribuer un parler celtique aux populations qui habitaient au moins depuis la fin de l'âge du Bronze des régions occidentales d'Italie du Nord, situées entre le Pô et les Alpes. Ce bouleversement du schéma initial imposait donc une révision de nos approches des anciens Celtes. La linguistique n'indiquait pas seulement une indiscutable parenté entre des langues anciennes telles que le gaulois, le celtique du nord de la Péninsule qualifié alors de «lépontique», le celtibérique et les ancêtres des parlers actuels. L'analyse linguistique des inscriptions des populations de la culture dite de Golasecca de l'Italie du Nord, dont les plus anciennes remontent à la fin du VII^e siècle av. J.-C. imposait aussi la révision de la bipartition des anciennes langues celtiques en deux branches, brittonique et goïdélisque, et des conséquences qu'en avaient tirées les archéologues.

L'identification à partir des textes des auteurs anciens des Celtes qui n'avaient pas laissé de témoignages écrits de leur langue peut être un autre

moyen. Toutefois, il ne coïncide pas nécessairement avec l'approche archéologique.

J'ai tenté d'expliquer successivement l'origine des différents groupes celtiques, apparentés linguistiquement, mais culturellement distincts, en remontant au Chalcolithique, au complexe du vase campaniforme du milieu du III^e millénaire qui essaima dans de vastes régions de l'Europe. Son économie présumée pastorale favorisait les déplacements rapides et les innovations idéologiques et techniques dont il était porteur, relancèrent une société néolithique à bout de souffle. Les lointains ancêtres des Celtes seraient donc issus de la fusion de ce groupe de souche indo-européenne avec les autochtones. L'analyse que Philippe Jouët livre dans ce *Bulletin* des textes irlandais concernant les migrations mythologiques confirme cette possibilité. Ils reflèteraient la naissance d'une société issue d'agriculteurs autochtones et d'envahisseurs, victorieux mais devant acquérir les techniques de culture de la terre...

Le point de départ était alors pour moi la situation des Celtes d'Italie et je n'avais pas accordé à l'art la place qu'il mérite, en tant qu'expression d'un monde spirituel tout aussi important que la langue.

J'y suis revenu récemment à propos des Celtes hispaniques, à l'occasion du Colloque de Narón, première rencontre organisée en 2011 par l'Institut galicien d'études celtiques dont la fondation doit beaucoup à notre regretté ami Eulogio Losada. L'idée de ma contribution était l'analyse de l'iconographie des Celtes d'Hispanie comparée à l'imagerie laténienne. Bien que loin d'être exhaustifs, les résultats confirment pleinement les divergences et les convergences de l'iconographie de ces deux aires de l'ancien monde celtique, qui apparaissent ainsi comme le résultat d'évolutions parallèles partant d'un même système idéologique très ancien, de l'héritage d'une même conception des fondamentaux et des mécanismes essentiels de l'ordre universel. Dans les deux cas, la présence d'images comparables séparées par de longs intervalles de temps ne s'explique pas par la transmission de l'image, mais par la permanence de l'idée qui lui donne un sens. Ce dernier prévaut donc sur la forme, la substance prime sur l'apparence.

Ainsi, le contenu souligne l'appartenance à un système idéologique aux lignes générales communes et durables, la forme délimite des regroupements chronologiques ou géographiques, des faciès dont la cohérence culturelle s'exprime également à travers d'autres catégories de vestiges.

Voilà donc un autre aspect essentiel qui permet de cerner l'identité des anciens Celtes et ses racines. Une excellente raison pour ne pas exclure de leur définition leur Univers spirituel et son enregistrement par l'image.

Venceslas Kruta

« Ils avaient des chefs forts et hardis et des gens bien versés en chaque art (...). Représentant la valeur militaire du monde, l'art et le savoir de l'Europe, ces chefs hardis partirent alors des îles au nord de la terre » (*Première bataille de Mag Tured*, § 20, trad. Ch.-J. Guyonvarc'h).

Migrations et invasions selon la tradition celtique

Ce titre réunit des *faits* et un *discours*. Migrations et invasions sont une constante des Âges des métaux. On peut en rendre compte grâce aux annales, aux textes des historiens (par exemple Tite-Live V, 34 sur Ambigatus), aux vestiges archéologiques. Cependant les auteurs classiques ne font qu'effleurer ce qu'on pourrait appeler «l'univers mental» des Celtes. Comment les Celtes concevaient-ils leurs entreprises ? Quelle était leur «vision du monde» ? Les mêmes questions se posent pour le décor des arts plastiques ou des images monétaires.

Le discours traditionnel

Une source permet d'avancer des réponses à ces questions, les textes insulaires, mythes et épopées, poèmes, contes, etc., principalement irlandais et gallois, mis par écrit à partir du haut Moyen Âge après des siècles de transmission orale dans le cadre des sociétés aristocratiques. Les Celtes insulaires ont ainsi maintenu une tradition, narrative, poétique, formulaire, juridique, rituelle, qui informait leurs sociétés dans tous les domaines. Leurs récits sont construits à partir de *schèmes narratifs* et de *schèmes notionnels* transmis sans changement. Ils montrent aussi une *imagerie*, souvent énigmatique parce qu'elle condense des mythes comme le ferait une formule. C'est l'aboutissement d'une longue expérience historique, conceptualisée, qui a pris une valeur référentielle.

Bien que la «tradition celtique insulaire» n'ait pas de rapport direct, explicite, avec des faits historiques identifiables, elle donne accès à des conceptions, à des réflexions, voire à des pratiques qui éclairent *l'image que les Celtes se faisaient d'eux-mêmes* dans leurs œuvres politiques.

L'explication appelle donc la reconstruction interne et le comparatisme, comme on les pratique avec succès dans les études indo-européennes. Bien entendu, tout ce que l'on découvre n'a pas la même profondeur temporelle. Certaines données sont archaïques, notamment dans la cosmologie, d'autres se sont renouvelées. Si l'on admet que le celtique en tant que langue s'individualise vers le début du premier millénaire avant J.-C., il est évident que les racines des Celtes sont bien plus anciennes. La tradition dont il s'agit étant cumulative et sélective, il convient de *périodiser* les données,

d'envisager les milieux culturels qui les ont produites, où elles se sont concrétisées en tant que savoirs et références. Ce faisant, on pourra proposer un modèle qui, mis en relation avec d'autres modèles interprétatifs dans le domaine de l'art et de l'archéologie, permettra de mieux cerner l'univers mental des Celtes.

Les récits d'invasions, de conflits et de fondations gardent la trace des conceptions indigènes, en particulier le *Livre des Prises de l'Irlande*, *Lebor Gabála Éirenn (LGE)* et les récits des deux *Batailles de Mag Tured*. Les mêmes schémas sont mis en œuvre dans la mythologie et l'épopée. On doit s'arrêter aux structures, aux scénarios, et identifier les ressorts qui sous-tendent l'histoire du peuple, qui se lit à travers celle des dieux Túatha Dé Danann.

Le monde du conflit

Entre le monde céleste *albio-* et le monde inférieur, *dubno-* se trouve le monde terrestre, intermédiaire, *bitu-*, qui est celui des «Nous», «notre vécu», le monde conflictuel, éprouvé comme tel. Le cadre des grands récits fondateurs ou eschatologiques est toujours saisonnier. L'oppression politique, qui accompagne le règne d'un mauvais roi, est corrélée à des fléaux sociaux (discordes, désordre) et climatiques, le «temps mauvais», irlandais *olc aimser*. Un thème narratif archaïque qui survit au moins dans la religion est celui de l'exploration dans l'Autre Monde par lequel le héros ou le chef renouvelle son charisme, comme l'enseigne l'histoire du Gallois Pwyll vainqueur des forces obscures dans l'Autre Monde d'en-bas, l'*Annwn* (selon le *Mabinogi*).

Le mythe irlandais distingue des ennemis, tels les démons mauvais *Fomoire*, et des rivaux plus ou moins proches comme les guerriers *Fir Bolg* et quelques autres. L'existence d'une catégorie d'apparentés qui sont aussi des concurrents correspond à une société lignagère, aristocratique et mobile. Cette situation théorique correspond à l'individualisation des celtophones ou de leurs ancêtres dans l'Europe du Nord-Ouest.

Cycles et successions

L'Irlande s'est représenté l'histoire de ses origines comme une suite d'invasions, et parfois d'extinctions, qui ont été plus ou moins bien adaptées aux exigences de la chronologie biblique et de l'historiographie médiévale. Bien après l'inauguratrice Cessair et le déluge, le premier peuplement fut celui de Partholón, héros culturel et civilisateur. Le deuxième fut celui de Nemed le «Sacré». Les hommes d'Irlande (que le texte confond plus ou moins avec les dieux) subirent l'oppression des démons maritimes *Fomoire*, se libèrent et se dispersèrent. Les futurs *Túatha Dé Danann* allèrent vers le nord ; les *Fir Bolg* «en Grèce» (désignation érudite et récente des pays étrangers, de l'*exos*

hostile) où ils furent réduits en esclavage. Épris de liberté ils s'enfuirent et entreprirent la troisième conquête de l'Irlande en compagnie des *Fir Domnann* et des *Gaileoin*. La section VII du *LGE* raconte l'arrivée des Túatha Dé Danann, «Peuple de la Déesse, ou des dieux, de Dana», revenus du nord du monde. Leur roi Núada ayant perdu un bras dans la guerre contre les Fir Bolg, ils le remplacèrent par Bres, qui était à demi Fomoire. Tombés en servitude et affamés, ils se libérèrent au cours de la deuxième Bataille de Mag Tured. La cinquième conquête de l'Irlande fut celle des *Goidels* ou Irlandais, qui refoulèrent les anciens dieux dans les tertres et les lacs et passèrent contrat avec eux. Successions des phases nocturnes et diurnes, néfastes et fastes.

D'Arbois de Jubainville a vu dans cette pseudo-histoire l'équivalent de la doctrine grecque des Âges du Monde ; A. et B. Rees ont proposé des correspondances indiennes pertinentes (*Celtic Heritage*, Londres, 1960, p. 110 ss). La Bretagne semble avoir connu pour elle-même des traditions similaires.

Aux migrations originelles préside un grand Ancêtre. En Irlande c'était Érémon, l'un des chefs des Goidels. Vainqueur des Túatha, cet équivalent de l'Aryaman indo-iranien fut le premier roi de l'île. Il partagea la royauté avec son frère Éber pendant un an, mais ce dernier se révolta et Érémon le tua au combat, suivant le schéma dioscurique de la double royauté. Túathal, **teuto-wal-os* «Protection du Peuple», en est un doublet épique, et a un parallèle dans le breton (saint) Tual.

Aborder un nouveau territoire

Les nouveaux venus doivent «saisir» un territoire dans les formes car les techniques du pouvoir ne changent pas. La conquête des Goidels se fait en deux actes. Dans le premier c'est le poète et juge Amorgen «Naissance-du-Chant ; Engendré-par-le-Chant» qui est à l'honneur. La procédure ne comporte pas de bataille et se termine par une retraite de trois jours. Le deuxième acte est une guerre victorieuse. Amorgen, rentré dans le rang derrière les chefs, conduit sa troupe jusqu'à la capitale des rois des Túatha. Les trois reines ennemies, qui représentent les puissances éternelles de l'île, sont l'objet de conciliation, mais le refus des rois empêche l'installation. Les fils de Míl reviendront, mais cette fois en combattants. Comme l'a montré G. Dumézil, ce cérémonial en deux temps correspond aux démarches des fétiaux romains nécessaires pour préparer le *bellum pium* qui ouvre et fonde le champ de bataille contre l'étranger. Le fétial qualifie le pays abordé comme base pour l'action ultérieure (*Idées romaines*, 61-68). L'explication comparatiste détruit les jugements littéraires et psychologiques qui taxaient d'incohérence les «hésitations» des Goidels et le «dédoublement» de leur campagne militaire.

De l'obscurité à la lumière

Cette partie de la tradition reflète les débuts de la communauté, en l'occurrence les Túatha, les dieux nationaux dont l'histoire fournit l'exemple d'un peuplement réussi. Ces dieux doivent leur supériorité et leur liberté aux pouvoirs dont ils se sont dotés. Cela s'est passé dans les «Îles au Nord du Monde» (*LGE* VII, §§ 304-305). Accédant à un degré supérieur de puissance ils peuvent affronter les démons mauvais et les rivaux apparentés lors des deux Batailles de Mag Tured qui ont un contenu politique, celui de la conciliation des fonctions sociales, mais aussi un fondement cosmologique.

À leur retour les Fir Bolg s'emparèrent de l'Irlande. L'arrivée des Túatha Dé Danann fut montrée en rêve à Eochaid fils d'Erc, roi des Fir Bolg : «De grandes troupes d'oiseaux noirs» semaient la destruction dans l'île. Les Fir Bolg envoient Sreng en reconnaissance. Il échange des armes et se lie d'amitié avec un guerrier adverse. La bataille qui oppose les deux camps est une longue suite de combats singuliers «avec des chutes de sang tombant de l'air». Les Fir Bolg font une fontaine de guérison remplie d'herbes pour leurs blessés. Les Fir Bolg lancent des «compagnies sanglantes et enchaînées» (pratique du lien militaire). Les hommes d'Eochaid rapportent chacun une pierre et une tête dont ils font un grand *carn*. Les médecins des Túatha écrasent les herbes de guérison et les dispersent dans leur fontaine, si bien que les blessés sont guéris. Le troisième jour, les Túatha sont vainqueurs. Mais, obligés de se choisir un roi physiquement intègre, ils portent à la royauté leur parent Bres, qui était à demi fomoire. Les premiers combats ayant eu lieu un mois et quinze jours après le début de l'été, le triomphe des Túatha survient aux parages du solstice.

La Deuxième Bataille de Mag Tured (première version : éd. et trad. W. Stokes, *Revue celtique* XII, 1891 52-130 ; E. A. Gray, ITS, Dublin, 1982) est un vaste ensemble mythico-rituel qui comporte : l'oppression des dieux Túatha Dé Danann par les Fomoire et le roi Bres ; la guérison de Núada par Dían Cécht et les dioscures médecins (magie médicale) ; L'arrivée d'un jeune guerrier, Lug. Admis chez les dieux, il les passe en revue et se livre à des incantations rituelles. Le sorcier fera crouler les montagnes ; l'échanson cachera les lacs ; le druide fera pleuvoir des averses de feu (le feu de la parole) et liera les eaux de l'ennemi. Le Dagda déclare à lui seul tous ces pouvoirs, d'où son surnom de *Dieu Bon*. Les dieux s'engagent dans leurs champs fonctionnels respectifs : Núada nourrira les armées et sa classe d'âge, Ogme supportera un tiers du combat, Dían Cécht guérira les blessés, Goibniu et Luchta procureront les armes, le Dagda combattra avec sa grosse massue de vie et de mort ; Bodb, Macha, Mórrígan obscurciront l'intelligence des Fomoire. La préparation des armes données par les «Trois dieux de Dana» aurait duré sept ans. Le Dagda a alors un «rendez-vous de femme» la veille du

Samain de la bataille (§ 84). Près d'un gué il rencontre la Mórrígan qui lui promet son appui. Cette déesse est une instance de la prédiction et des destins, figure archaïque de l'Aurore indo-européenne dont une forme est la Bodb «corneille». L'armée des Fomoiré subit une incantation. Ici prend place le Festin du Dagda, écho d'un sacrifice analogue à divers rituels indo-européens de sortie de l'hiver, renforcé d'une hiérogamie avec la fille d'Indech, qui change de camp, et d'un jeu verbal rituel (Jouët, *L'Aurore celtique*).

Lug incante l'armée ennemie «sur une seule jambe, avec un seul œil, en faisant le tour des hommes d'Irlande» (vn 1, § 129). Il mime ainsi l'année aux deux moitiés, diurne et nocturne, vivante et morte. Il crève l'œil unique et empoisonné du géant fomoiré Balor. Épargné par Lug, le poète Loch Lethglas lui promet d'empêcher à jamais le pillage de l'Irlande par les Fomoiré. L'ancien roi, Bres, demande grâce. Lug en obtient «comment laboureront, sèmeront et moissonneront les hommes d'Irlande». La procédure verbale et le rapport des forces permettent d'intégrer la Troisième fonction agricole à la société nouvelle.

Le récit des deux batailles expose une théorie politique dans un cadre issu de la religion cosmique : Núada mutilé représente le Ciel diurne diminué tandis que son demi-frère Bres est un roi terrien soutenu par des puissances nocturnes. Lug est le dioscure immortalisé qui agit au crépuscule du matin. Tandis que les dieux de la terre sont conciliés et ralliés, les démons infernaux sont refoulés et tués : sacrifice cosmique.

L'enjeu terrien

L'enjeu des conflits est le monde des paysans, les *Dé Domnann* qui «furent nommés de la profondeur de la terre» (*LGE IV*, 295). Si leur roi Indech est inamical, sa fille devient la maîtresse du Dagda, le céleste : Les puissances de la Terre productrice vont d'un camp à l'autre selon l'alternance des pouvoirs nocturne et diurne. Cela suppose deux types de société et de royauté : société héroïque d'une part, société agraire de l'autre. Chaque peuple mythique a une fonction prédominante.

Les secours divins

Si le Dagda, héritier du Ciel-diurne indo-européen, est l'acteur le plus constant à Mag Tured, si les secrets des artisans, notamment des forgerons, sont déterminants, c'est le jeune Lug (**Lugus* sur le continent, *Llew* en Galles), leur demi-parent, qui donne l'impulsion salvatrice. Lug s'est déclaré *samildánach* «sym-poly-technicien» : Il est expert dans les fonctions souveraines et l'artisanat, mais pas en agriculture. Lug est «l'homme de chaque art et de tous» (§ 68), ce qui rappelle la dilection des Celtes pour la qualification technique dans tous les domaines. Cependant il ne les exerce pas,

se bornant à inciter les dieux à remplir leurs fonctions. Au terme d'épreuves trifonctionnelles il est enfin admis à Tara et bénéficie d'un festin d'immortalité, dont il devra surmonter l'ivresse pour agir, selon un mythologème propre aux Disocures. Núada «se tint debout devant lui pendant treize jours» (période annuelle des Douze Jours). Dans ce héros devenu dieu on peut reconnaître un prolongement de l'archer divin du Campaniforme.

Fonder une société stable

Les agriculteurs, libérés des démons avides, ont rallié la société divine à laquelle ils procurent une assise terrienne. Désormais le peuple errant est sédentarisé. L'ordre social est fondé naturellement, cosmiquement et divinement. On passe progressivement de la société héroïque à la cité, à la **toutā-* qu'É. Benveniste définit comme «la totalité sociale [dont le nom] couvre l'ensemble de la communauté ethnique et linguistique, le peuple et même le pays» (*Hittite et indo-européen*, Paris, 1962, 123), qui remplacera peu à peu les liens lignagers par les fidélités des différents ordres.

Une théorie cohérente

Ces récits constituent une théorie que l'on peut synthétiser ainsi : les dieux, et les ancêtres qui les représentent sur terre, ont eu comme nous-mêmes à conquérir leur liberté, ce qui leur revenait par droit et par nature. Formés de *lignages coordonnés* toujours en quête de territoires, ils ont voulu *échapper à l'oppression* étrangère, vécue comme un «mauvais temps» d'impuissance politique et religieuse. Avec d'autres lignages apparentés et rivaux, ils se sont lancés à la *conquête* du monde, vers l'ouest. Leur *supériorité* reposait sur les *pouvoirs souverains augmentés de l'artisanat*. Grâce à cette magie politique, médicale, verbale et artisanale ils ont *pris possession d'une terre nouvelle*, mais suivant des *procédures* strictes. Ils ont combattu leurs *concurrents* et les *démons mauvais*. *L'enjeu des conflits* est la *terre des paysans, la maîtrise de l'agriculture et la stabilité territoriale*. Tout cela est étroitement *corrélé aux saisons*, à l'année. Privés de chef valide, *soumis aux démons nocturnes*, ils ont été *secourus par un dieu mineur* (mais connu depuis toujours), le *Dioscure* immortel, **Lugus*. Par la magie et le rituel *l'année est «retournée»*, *les démons sont chassés, les paysans se rallient* et livrent leurs secrets. La *société stabilisée* suit alors le modèle triparti et s'achemine vers *une nouvelle communauté*, dont les institutions sont justifiées par un schéma cosmologique : quatre provinces et un centre. Gloire, butin, troupeaux, printemps, sont associés.

Ce modèle résume assez bien les péripéties qui mènent des premières sociétés celtophones aux établissements stables de l'Antiquité, mais reprend

des conceptions beaucoup plus anciennes, qui se retrouvent chez la plupart des peuples indo-européens.

Les mouvements celtiques prendront des aspects variés selon les lieux et les circonstances : au moins au III^e siècle av. J.-C. les grandes expéditions militaires ont dû s'accompagner d'une doctrine de l'immortalité qui exaltait une conception particulière des âmes-souffles, illustrée par le signe de la feuille de gui. À la fin de l'Antiquité, le mythe arthurien fut une tentative de conjurer l'eschatologie. Mais on peut être sûr que le schéma esquissé ci-dessus demeurait au centre de la mémoire collective.

Philippe Jouët

INFORMATIONS

JOURNÉE D'ÉTUDE 2013

La Journée d'étude de l'association des Amis des Études Celtiques aura lieu **le samedi 4 mai**. Le thème en sera «*Image des Celtes du passé au présent*». De plus amples renseignements vous seront donnés au début de l'année 2013.

Comme chaque année la *Société Belge d'Études Celtiques* organise un **voyage d'étude**. En 2013 ce voyage se déroulera du 15 au 22 juillet. Des sites gaulois et gallo-romains seront visités en Alsace, Bourgogne et Champagne.

Pour tout renseignement, veuillez prendre contact avec Claude Stercks : sbec-bgks@advalvas.be ou Greta Antoons, greta.anthoons@skynet.be

UNE EXPOSITION À STUTTGART :

**„Le monde des Celtes. Centres du pouvoir.
Chefs-d’œuvre de l’art.“**

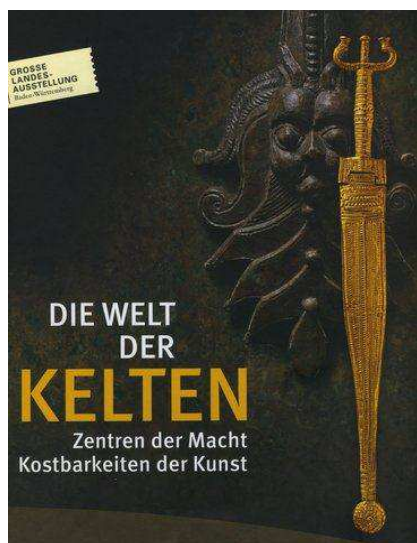


Figure 1 catalogue de l'exposition

L'exposition présentée à Stuttgart jusqu'au 17 février 2013 mérite incontestablement le déplacement. Annoncée au début comme une reprise de l'exposition de Berne *L'art des Celtes*, commentée il y a plus de deux ans dans ce *Bulletin*, elle n'est que difficilement comparable, tant elle s'est enrichie aussi bien en quantité qu'en diversité et en qualité des matériaux. Il s'agit en fait de trois expositions consacrées aux Celtes, de taille inégale et aux sujets différents.

La première *Chefs-d'œuvre de l'art*, présentée dans le siège du *Landesmuseum*, l'ancien château des souverains du Bade-Wurtemberg, réunit

un nombre très important d'œuvres considérées comme représentatives des différentes périodes et manifestations régionales de l'art celtique, avec toutefois la regrettable absence de l'Italie et de la péninsule ibérique.

On peut comprendre que les Celtes hispaniques ne fassent pas partie de la conception du monde des Celtes des organisateurs de l'exposition. Toutefois, le rôle de l'Italie est indissociable de l'histoire de ceux que l'on qualifie quelquefois de „Celts historiques“. Localisés au nord des Alpes, entre la Moravie et le nord-est de la France, ils incluent donc aussi les anciennes populations du Bade-Wurtemberg. L'enrichissement formel et thématique de l'art celtique au IV^e siècle av. J.-C. est inséparable du contact direct des Transalpins avec le monde étrusco-italique. Des œuvres telles que le torque et le fourreau de Filottrano, celui de Moscano di Fabriano, ainsi que d'autres pièces découvertes plus récemment (Casalecchio, Monterenzio et autres) sont des jalons fondamentaux et incontournables pour comprendre l'évolution de l'art du IV^e siècle.

Le choix d'une telle exclusion était déjà celui de Berne et il n'a pas été rectifié, malgré le nombre important d'objets, souvent nouvellement découverts et jamais exposés qui s'ajoutent au noyau bernois. Ainsi, les collections du *Landesmuseum* ont fourni, parmi d'autres, les étonnantes statues en bois d'une paire de bouquetins et d'un cervidé de Fellbach-Schmidlen, uniques par l'état exceptionnel de conservation qui permet d'apprécier pleinement la remarquable qualité de l'exécution et offre une idée de la qualité de cette catégorie de sculpture, si rarement documentée.

Il est parfaitement naturel et compréhensible que soit privilégiée la région où se tient l'événement, mais on ne peut s'empêcher de regretter l'absence d'un fil directeur, d'un discours qui justifie les choix: l'impression est que la principale motivation était moins l'illustration d'un propos que la préoccupation de réunir tous les objets importants présentés dans des expositions antérieures et d'y ajouter le plus possible de nouveautés, surtout locales. De ce point de vue, le „*Monde des Celtes*“ de Stuttgart ne reflète que l'enrichissement des matériaux disponibles grâce aux nouvelles découvertes, mais n'apporte à peu près rien quant aux progrès de nos connaissances dans le domaine de l'art celtique. La comparaison avec la grande exposition de Venise (1991) est édifiante: c'est tout comme s'il ne s'était conceptuellement rien passé pendant vingt ans...

L'ensemble des pièces est bien présenté, bien que de manière très traditionnelle et dans un ordre dont la raison (probablement vaguement chronologique) n'est pas évidente. On aurait quelquefois souhaité, notamment



Figure 2 Statue de cervidé en bois de chêne découverte dans un puits du sanctuaire de Fellbach-Schmidlen (Bade-Wurtemberg) d'après la dendrochronologie, sculptée en 127 av. J.-C., hauteur env. 100 cm, Stuttgart, Landesmuseum

pour les petits objets, un éclairage plus „personnalisé“ qui en aurait facilité la lecture. Ma conviction personnelle est que les traits spécifiques de l'art celtique exigent dans le cadre d'une présentation „grand public“ une formule plus didactique que les œuvres d'autres arts de l'Antiquité où s'établit d'emblée un rapport entre le visiteur et la pièce exposée et où toute information supplémentaire est en fait superflue : par exemple, on peut admirer et apprécier la tête de Néfertiti sans savoir qui était cette personne et connaître grand-chose de l'art égyptien...

Selon ma longue expérience seul un „mode d'emploi“ bien conçu peut permettre d'appréhender un type d'œuvre où est indispensable le déchiffrement de compositions complexes qui recouvrent souvent la surface d'un objet dont la forme est déterminée par sa fonction... Sans parler des problèmes de conservation et de l'éventuelle disparition d'éléments significatifs. Même un spécialiste peut avoir quelques difficultés ! La lecture correcte de ces œuvres est pourtant le premier pas, indispensable, pour entreprendre la recherche des significations et poser la question du „pourquoi ?“.



Figure 3 Partie supérieure d'un carnyx en tôle de bronze du dépôt découvert en 2004 dans le sanctuaire de Tintignac (Naves, Corrèze), longueur totale de l'instrument env. 180cm, II^e siècle av. J.-C.?

commentaires textuels, la palette qu'offrent aujourd'hui les procédés visuels est tellement variée et efficace qu'il n'est pas difficile d'imaginer des dispositifs qui aideraient à comprendre les traits originaux des œuvres, ainsi que l'éventuelle multiplicité des lectures interactives voulues par l'artiste. En effet, l'attribution à tel ou tel style, défini par des critères formels, a pu être jadis une étape utile mais n'apporte désormais rien à l'indispensable reconnaissance du contenu. Or,

le visiteur est aujourd'hui de plus en plus désireux de comprendre la raison de ces images qui ne sont pas des jeux aléatoires, de simples imitations plus ou moins réussies de modèles

méditerranéens, mais l'expression cohérente d'un monde spirituel d'une grande richesse et d'une grande originalité qui ne nous est pas entièrement inconnu, grâce à la tradition préservée dans des textes médiévaux, principalement insulaires.

Naturellement, ces considérations, tout à fait personnelles, n'enlèvent rien à l'intérêt d'une telle concentration d'œuvres, dispersées autrement dans de très nombreux musées, dont la grande qualité s'associe à la variété: depuis les poteries et parures hallstattiennes, les fibules figurées du V^e siècle av. J.-C., les remarquables créations des bronziers de l'apogée du III^e siècle, les vases peints du Centre de la France, d'une élégance spectaculaire, jusqu'à des sculptures d'époque romaine dont la celticité n'est pas toujours évidente et les somptueuses enluminures et orfèvreries de l'Irlande chrétienne.

La deuxième partie, dans la *Kunsthalle* située de l'autre côté de la grande place, est consacrée au „Centres de pouvoir“. Conçue différemment, elle présente de manière très suggestive une sélection de sites „princiers“ des VI^e-V^e siècle av. J.-C.: Glauberg, Heuneburg, Hochmichele, Hohenasperg, Ipf, Mont Lassois. Là encore, on reste surpris de l'absence totale de Závist près de Prague, un site fortifié qui atteignit dès le VI^e siècle une superficie d'une centaine d'hectares et où la présence d'un complexe d'architectures en pierres sèches conservées sur une hauteur de plus de quatre mètres constitue un fait unique au nord des Alpes. Cette absence doit être délibérée, car ceux qui ont conçu l'exposition ne peuvent ignorer son existence, documentée depuis des décennies par des publications dont beaucoup sont en langue allemande, d'autres en anglais ou en français. Donc, là aussi, des choix qui aboutissent à une image déformée, très partielle de ce qui nous est annoncé comme „Le monde des Celtes“. On peut le constater également dans la partie suivante, consacrée aux différents aspects de la vie quotidienne et aux oppida des II^e-I^{er}

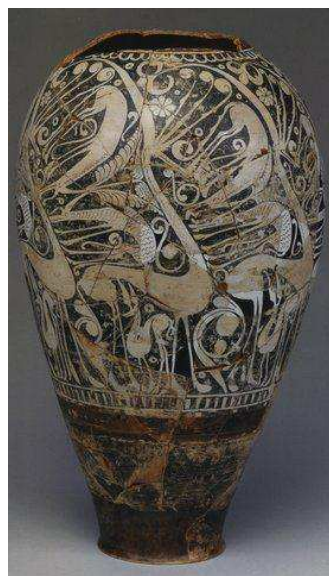


Figure 4 Grand vase peint du puits 34 de Gandaillat (Clermont-Ferrand, Puy-de-Dôme), vers 150-100 av. J.-C., hauteur estimée 47 cm, Clermont-Ferrand, Direction régionale des affaires culturelles.

siècles av. J.-C. Pour ne citer qu'un seul exemple, la section consacrée à l'écriture passe complètement sous silence le fait que les Celtes qui habitaient depuis l'âge du Bronze de vastes territoires entre le Pô et les Alpes utilisèrent l'écriture depuis la fin du VII^e siècle av. J.-C. Sans parler évidemment des Celtes hispaniques qui nous ont laissé des documents au contenu et à la longueur exceptionnels...

Constituant une sorte d'annexe de la précédente, la troisième partie de l'exposition est consacrée à la sépulture d'une „princesse“ du VI^e siècle av. J.-C., située dans le voisinage de la Heuneburg, au lieu-dit *Bettelbühl*, découverte en 2005 et explorée systématiquement à partir de 2010. Recouverte à l'origine d'un tumulus, la chambre funéraire en bois a été prélevée en bloc et fouillée en laboratoire, avec une méticulosité et une précision exceptionnelles. Cette opération est illustrée par des séquences vidéo, des clichés, un choix d'objets et la présentation de la totalité du plancher de la chambre funéraire d'environ 16 m².

Malgré l'impression finale d'un certain désordre, de la juxtaposition de sujets dont on ne comprend pas toujours l'enchaînement, l'ensemble de l'exposition mérite incontestablement la visite, surtout si l'on est en mesure de combler les blancs du scénario. Il faut prévoir au moins deux demi-journées bien remplies, mieux, si réparties sur deux jours, car la quantité d'objets présentés est difficile à digérer en une seule longue journée. Sinon, l'effet de masse risque de se transformer en coup de massue !

Quant à la publication qui fait office de catalogue, elle perpétue la formule adoptée à Berne. Un volume en langue allemande de 552 pages – somptueusement édité et illustré- qui réunit les contributions de soixante-dix auteurs différents, mais ne contient ni la liste ni les notices des objets exposés. C'est bien dommage, car ce type d'information est très précieux : c'est d'ailleurs grâce aux catalogues d'expositions antérieures qu'a été élaborée l'essentiel de la sélection préalable des objets de provenance extérieure à la région. Les légendes des clichés étant le plus souvent très succinctes, on ne connaît généralement ni le contexte, ni le musée, ni la taille de l'objet, ni même s'il s'agit d'un objet présent dans l'exposition ou illustré sans être exposé. C'est tout à fait regrettable.

Comme on pouvait s'y attendre, le côté quelque peu disparate et confus de l'exposition est accentué dans la publication : aux côtés d'excellents textes sur l'archéologie celtique du Bade-Wurtemberg figurent des contributions de

AEC bulletin n° 60 - 2012

qualité très inégale, dans beaucoup de cas de banales compilations fondées sur des références désormais dépassées, ainsi qu'une connaissance très superficielle de la matière et de sa bibliographie. Là aussi, c'est en complétant les blancs que l'on découvre jusqu'à quel point l'image livrée au lecteur est incomplète et déformée par d'incompréhensibles *a priori*.

En résumé, l'exposition de Stuttgart est une entreprise ambitieuse de grande envergure à laquelle fait cependant défaut un projet clair et bien structuré. Elle n'a malheureusement pas su corriger les défauts de Berne, mais les a plutôt amplifiés en augmentant la quantité des matériaux présentés sans trop tenir compte de la cohérence et de la lisibilité de l'ensemble.

Venceslas Kruta

VOYAGE À STUTTGART (suite)

Le site de Heuneburg

A Stuttgart, tout comme le professeur Kruta, nous avons parcouru l'exposition *Die Welt der Kelten* : le premier ensemble thématique intitulé *Les centres de pouvoir* se visite dans la Kunsthalle et le second, *Les trésors de l'art*, au Landesmuseum Württemberg dans l'Altes Schloss.

Nous sommes allées également, comme il était prévu dans le programme du voyage des AEC dans le Bade-Wurtemberg, visiter le site celtique de Heuneburg.

Par les transports en commun, c'est épique mais faisable. Le train nous mène en un peu plus de deux heures de Stuttgart à Herbertingen en passant par Sigmaringen, berceau des Hohenzollern. De la gare d'Herbertingen, il y a trois possibilités pour se rendre à Hunderingen : un autobus peu fréquent dans la journée et qui ne circule pas tous les jours ; la marche à pied, mais même si la distance est inférieure à deux kilomètres, il faut traverser une route à grande circulation ce qui serait dangereux ; un automobiliste serviable –ce qui a été notre cas- et en dix

minutes nous étions arrivées dans l'unique hôtel du village, chaleureux et confortable, où nous avons réservé.

Le site archéologique de Heuneburg couvre un vaste espace. Le musée en plein air est installé à l'emplacement d'un oppidum celtique (occupé de la fin du VI^e au début du V^e siècle avant J.-C.) qui domine le Danube. La résidence princière, d'une superficie de 400 m², a été placée

un peu à l'écart des autres constructions pour montrer que le bâtiment est plus récent (530 av. J.-C. d'après les fouilles). En dehors de quelques reconstructions de bâtiments en torchis, sur leurs sites d'origine, dont une maison d'habitation, un atelier de bronzier



Freilichtmuseum Heuneburg

et un grenier à grains, c'est surtout la reconstitution sur environ 80 mètres de long, côté Danube, d'une partie du mur d'enceinte qui suscite l'intérêt. En effet ce n'est pas un classique «*murus gallicus*», cette construction ressemble plus aux chemins de ronde de nos châteaux médiévaux. Seul le soubassement est en pierre calcaire, le mur lui-même est en briques de terre séchées, enduites de chaux. La galerie est recouverte d'un toit bi-pente en lattes de bois, une technique de construction bien connue dans le bassin méditerranéen, mais unique au nord des Alpes. De là, la vue sur la plaine et sur le Danube est magnifique surtout par beau temps comme ce fut notre cas.

Autour du site, la nécropole s'étend sur environ 400 hectares. Un grand nombre de tombes ont déjà été fouillées. On peut les apercevoir en suivant un circuit archéologique d'environ huit kilomètres, assez

bien fléché, qui conduit à travers champs et à travers bois de tumulus en tumulus. Non loin du musée en plein air, on aperçoit dans la plaine, deux tombes princières (Fürstengrabhügel de Giessübel-Talhau). Les



Fürstengrabhügel de Giessübel-Talhau

fouilles de ces tumuli ont donné une moisson d'objets comme des bijoux (bracelets et boutons en or), des armes (poignards et pointes de lance en bronze), une situle et un chaudron en bronze, de la vaisselle.

La plus grande sépulture princière (Fürstengrabhügel Hochmichele) se retrouve aujourd'hui en pleine forêt. Elle renferme une douzaine de tombes à charpentes. Dans la tombe VI, il y avait deux personnes. La princesse, parée de deux colliers, l'un de perles de verre de couleur verte, l'autre d'ambre, était allongée sur un char tiré par deux chevaux, comme la princesse de Vix. Le prince était lui aussi allongé mais à même le sol, ses armes à ses côtés. La vaisselle de bronze, un service de table et un service à boire, des plats en céramique richement décorés étaient placés près de leurs pieds et de leurs têtes.

Tout autour du Hochmichele ont été dénombrés une trentaine de tumuli



Emplacement du Viereckschanze

aujourd'hui inaccessibles. Non loin de cette sépulture princière, se trouvait une terrasse quadrangulaire (Viereckschanze) de l'époque celtique tardive, mais on ne voit rien : il n'y a plus qu'un panneau indiquant l'emplacement envahi par la végétation.

Le circuit se termine au centre du village de Hundersingen dans



l'ancienne grange aux Dîmes, transformée en musée celtique. C'est surtout un centre pédagogique avec beaucoup de panneaux explicatifs mais peu d'objets, la plupart des trouvailles faites lors des fouilles se trouvant à

l'Archäologisches Landesmuseum du Bade Württemberg. Par contre, une maquette très détaillée restitue bien la vie quotidienne dans l'oppidum.

Annie Desforges & Jaroslava Josypyszyn



Maquette de l'oppidum de Heuneburg

BRONZE

Tel est le titre – tout simple- de l'exposition qui s'est tenue du 15 septembre au 9 décembre 2012, à la *Royal Academy of Arts* de Londres. *Bronze* rassemble quelque cinq cents fontes, de l'antiquité jusqu'à nos jours, l'occasion pour le visiteur d'admirer en un seul lieu, des chefs-d'œuvre d'habitude éparpillés sur les cinq continents.

Les commissaires de l'exposition ont choisi avec beaucoup d'originalité une approche transversale et thématique, prenant le parti de confronter sur une période de plus de 5000 ans, les cultures, les lieux et les époques, dans un parcours diversifié rythmé par des thèmes volontairement larges : divinités, groupes de personnages, têtes et bustes humains, animaux, bas-reliefs, objets de la vie courante.

Le visiteur est accueilli par un gracieux «satyre dansant», statue grecque remontée des profondeurs de la mer, en 1997 et 1998, dans les filets d'un pêcheur au large de Mazzara del Vallo dans le détroit de Sicile. Ce bronze a déjà été présenté au Louvre en 2007 lors de l'exposition *Praxitèle*.



Satyre dansant (Sicile)

Les Celtes n'ont pas été oubliés : ils sont représentés par le char cultuel de Strettweg (période hallstattienne, VII^e siècle avant J.-C. – musée de Graz). Cette miniature en bronze a été trouvée en 1851 à

Strettweg, près de Graz en Autriche, dans une tombe à crémation sous un tumulus.

Ce char est fait d'une plaque carrée ajourée avec quatre roues à rayons. Sur celui-ci sont disposés symétriquement dos à dos douze guerriers, quatre chevaux et deux cerfs. Au centre, se dresse une figure féminine de 32 cm de hauteur, (deux fois plus grande que les autres figurines), supportant un plateau rond dans l'attitude d'une orante. Dans la tombe, outre ce char cultuel, d'autres objets funéraires ont été trouvés, comme des bijoux, des amphores en bronze, des armes en fer et un harnachement de cheval.



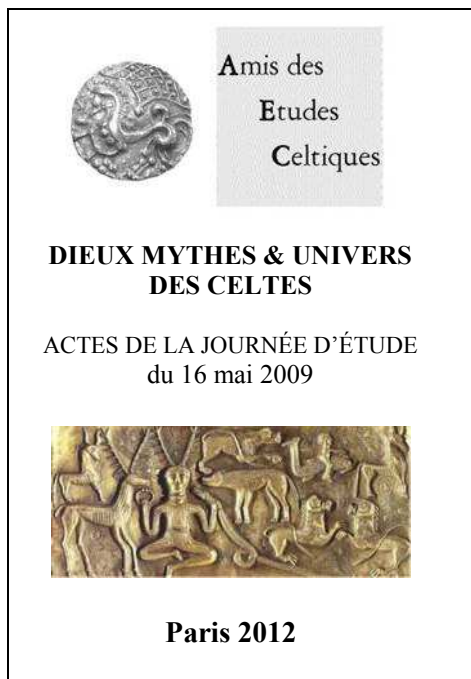
Char cultuel de Strettweg (Autriche)



Et le bouclier de Battersea (période laténienne, circa 350-50 av. J.-C.– British Museum). *C'est un bouclier en bronze rehaussé de cabochons incrustés de pâte de verre rouge, trouvé en 1857 dans la Tamise, à Battersea. C'est une des œuvres les plus connues et les plus représentatives de l'art celtique insulaire – V. Kruta, «Les Celtes, histoire et dictionnaire», Paris Robert Laffont, p. 455)*

Jaroslava Josypyszyn

NOUVELLES PARUTIONS



Actes de la Journée d'études
des Amis des Etudes Celtiques
de 2009 : *Dieux mythes et
Univers des Celtes*

106 pages, 15 € frais de port
inclus (pour la France)

à commander à :

Jaroslava Josypyszyn
179, rue de Tolbiac
75013 Paris

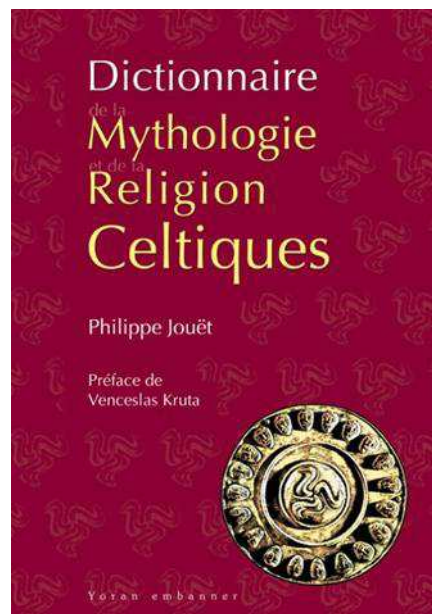
Philippe Jouët

*Dictionnaire de la mythologie
et de la religion celtiques*

1040 pages, 48 €

Editeur : Yoran Embanner
71, Hent Mespiolet
29170 Fouesnant

commander à l'adresse de
l'éditeur ou chez un libraire



Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études
IV^e Section - Sciences historiques et philologiques

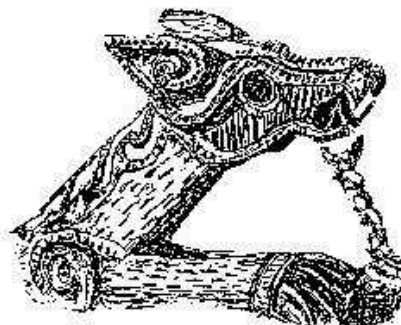
Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn
tél/fax 01 45 65 08 05 - mob. 06 73 16 92 25

e-mail : slava.josy@orange.fr

<http://sites.google.com/a/etudesceltiques.com/aec/>

I.S.S.N. 1270 - 8291

Rédacteur en chef : Jaroslava Josypyszyn



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)

British Museum, Londres.

Dessin : Jean Pieuchot